

ÉLOGE

DE

J. MOREAU (DE TOURS)

Présenté de l'Éditeur



ÉLOGE

DE

J. MOREAU (DE TOURS)

Lu à la séance publique annuelle de la Société médico-psychologique
du 25 avril 1887

PAR

LE D^r ANT. RITTI

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ,
MÉDECIN DE LA MAISON NATIONALE DE CHARENTON,
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.



PARIS

OCTAVE DOIN, ÉDITEUR

8. PLACE DE L'ODÉON, 8

—
1887

ÉLOGE

DE

J. MOREAU (DE TOURS)

MESSIEURS,

« Depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent », on cherche à définir le génie. Passe-temps de poètes, de moralistes, de littérateurs, ces définitions, souvent ingénieuses, dénotent une grande aptitude à la comparaison et un sincère enthousiasme pour les supériorités en tout genre. La psychologie, à son tour, est venue appliquer sa froide et subtile analyse à ces qualités d'esprit exceptionnelles, que le vulgaire se contente d'admirer.

A chaque phase de l'évolution sociale on voit éclore un plus ou moins grand nombre de ces intelligences d'élite, qui dépassent de si haut leurs contemporains et semblent comme des phares lumineux indiquant à l'humanité la route de l'avenir. La philosophie de l'histoire, soucieuse d'expliquer les phénomènes qu'elle étudie, s'est efforcée, mais sans beaucoup de succès, de découvrir les lois qui président à cette éclosion.

Plus audacieuse encore, la biologie a osé faire des-

cendre le génie des régions surnaturelles où il planait jusque-là, pour le soumettre au principe fondamental de ses recherches, le rattacher aux lois générales de la physiologie, et démontrer que sa manifestation est associée à certaines conditions organiques nécessaires. L'audace parut grande ; et l'auteur de la *Psychologie morbide* qui donna à ce genre d'étude tout son développement et formula d'une façon précise ces conditions organiques, ne put échapper à ces critiques acerbes, lot ordinaire de tous ceux qui dérangent les idées reçues. Comme la majorité des novateurs, il avait prévu ces attaques ; mais confiant en l'avenir et plein de foi dans l'exactitude de ses doctrines, il écrivait au début de son livre : « Plus d'une comparaison a été faite de la lumière du soleil avec la vérité ; on en a oublié une : « dans le désert, lorsque le vent des quarante jours, le « *Kamsin* vient à souffler, il soulève des tourbillons de « sable, qui, s'interposant entre le ciel et la terre, font « paraître le disque de l'astre, tantôt d'un jaune livide, « tantôt d'un rouge de sang. La nature tout entière en « est attristée ; la terreur est partout, chez les animaux « comme chez l'homme.... Ainsi, il arrive qu'une philosophie nuageuse soulève au-devant de la vérité des « préjugés de toute sorte qui lui donnent un aspect « sinistre et menaçant. Mais comme les sables du désert, les préjugés ne tardent pas à se dissiper, et, « comme le soleil, la vérité reprend bientôt tout son « éclat. »

Mais Moreau (de Tours) n'est pas l'homme d'une seule formule, d'un seul livre : un des créateurs de la psychologie expérimentale, il s'est servi des effets du hachisch sur le système nerveux, pour déterminer avec plus de précision certaines fonctions de l'esprit ; clinicien d'une rare sagacité, il enrichit la pathologie mentale de plusieurs vérités nouvelles que le temps a confirmées ;

enfin, intelligence éprise de philosophie, il imprima à tous ses écrits ces qualités de méthode, de clarté et de généralisation, qui sont pour une œuvre de science les plus sûres garanties de durée.

Jacques-Joseph Moreau naquit à Montrésor (Indre-et-Loire), le 3 juin 1804. Peu de provinces ont produit un plus grand nombre d'illustrations médicales que la Touraine. Qui ne connaît Bretonneau, Velpeau et Trousseau? Mais parmi les noms qu'on pourrait encore citer, il en est trois qui honorent tout particulièrement l'histoire de la médecine mentale : Georget, qui avait acquis une juste renommée par ses travaux sur la folie et la médecine légale des aliénés, lorsqu'il mourut, à peine âgé de trente-trois ans; Moreau (de Tours), dont les titres scientifiques vont être exposés; Baillarger enfin, à qui la science est redevable d'une série de découvertes cliniques, fruit d'une observation patiente et scrupuleuse mise au service d'une intelligence particulièrement vive, juste et pénétrante.

Le père de Moreau, soldat des armées de la République et de l'Empire, faisait partie de cette cavalerie de Pichegru, qui, en quelques semaines, conquît la Hollande et termina ses exploits en s'emparant de la flotte ennemie emprisonnée dans les glaces, près du Texel. Il parcourut ensuite toute l'Europe, assistant à la plupart des batailles auxquelles les caprices d'un maître ambitieux conduisaient nos armées, il gagna la croix de la Légion d'honneur à la pointe de son épée, et ne prit sa retraite qu'après la bataille de Waterloo. Il alla finir ses jours en Belgique; pris d'une très vive passion pour les mathématiques, il consacra tout son temps à l'étude de cette science qui, selon Fontenelle (1), « n'a pas con-

(1) *Eloge de M. Viviani.*

« tume de laisser en paix ceux dont elle a une fois pris possession. »

Pendant que le père menait cette existence tourmentée, le fils commençait au collège de Chinon ses études classiques, qu'il vint terminer plus tard à celui de Tours. Elles furent solides et brillantes, et lui permirent de passer avec succès ses examens du baccalauréat.

Ce qu'il avait été au collège, il le fut à l'Ecole de médecine, où il prit ses inscriptions : un étudiant zélé, laborieux, avide de s'instruire. A l'hospice général de Tours, le service médical était alors dirigé par un des médecins les plus réputés de l'époque. Bretonneau, ce modeste praticien « relégué dans sa province », s'est acquis à un double titre l'estime de la postérité : à la gloire d'avoir par ses découvertes augmenté le capital de la science, il joignait ce mérite si rare de savoir former des élèves et de leur faire partager la passion d'observer dont lui-même était dominé. Moreau eut l'heureuse chance de suivre les leçons de cet incomparable enseignant.

Après deux années de stage auprès d'un tel maître, il vint à Paris pour terminer ses études et prendre ses grades. Nous ignorons par quel concours de circonstances il fut amené à solliciter une place d'interne à la maison de Charenton ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que le 6 juillet 1826, date de sa nomination, il trouva sa voie, celle qu'il devait suivre pendant près de soixante ans avec autant d'honneur pour lui-même que de profit pour la science.

Il y avait six mois à peine que, cédant à de pressantes instances, Esquirol venait de prendre la succession de Royer-Collard à Charenton (1) ; il devait porter dans

(1) En 1825, et non en 1826, comme le dit Pariset, dans son

cet établissement d'utiles réformes et en accroître la renommée. Tout a été dit sur cet homme éminent, un des plus grands noms de la médecine mentale de ce siècle. Sa réputation était européenne ; ses travaux, son enseignement avaient fait de lui le maître incontesté de la science ; ses écrits faisaient loi, on les étudiait, on les commentait ; c'est d'eux que s'inspiraient tous ceux qui composaient des mémoires ou écrivaient des livres sur la pathologie mentale. Cette sorte de royauté intellectuelle continua de subsister longtemps après la mort de celui qui se l'était créée, grâce à des qualités d'esprit réellement supérieures ; des disciples nombreux et dévoués faisaient d'ailleurs bonne garde autour des idées du maître et les défendaient avec chaleur et conviction contre tous ceux qui osaient porter sur elles une main sacrilège.

Grand par l'intelligence, Esquirol ne l'était pas moins par le cœur. Elle est de lui cette belle maxime : « Il faut aimer les aliénés pour être digne et capable de les servir. » La vue des souffrances qu'enduraient les malades par suite de la mauvaise organisation des asiles, lui arracha des pages d'une éloquence émouvante, persuasive, qui ne furent pas sans agir puissamment sur les pouvoirs publics, et contribuèrent à améliorer le sort de ces parias de la société. Cette « pitié qui l'animait pour la souffrance et le malheur », « l'élévation et la loyauté de son caractère, » « les soins paternels qu'il prenait de ses élèves », n'avaient pas moins contribué à sa réputation que « la finesse et la solidité de son esprit » (1).

Après d'un tel maître Moreau acquit rapidement de sérieuses connaissances en médecine mentale, que su-

Eloge d'Esquirol. Royer-Collard, en effet, mourut le 27 novembre 1825, et le 10 décembre suivant Esquirol le remplaçait.

(1) Pariset, *Eloge d'Esquirol*.

rent étendre encore son ardeur au travail et son appétit de recherches. Sous la direction de cet incomparable clinicien, il apprit surtout ce qu'on peut appeler le maniement du malade, c'est-à-dire cette habitude de l'examiner, de l'interroger, de deviner parfois ce qu'il cherche à dissimuler, de s'initier à ses mœurs, à ses passions : habitude qui ne s'acquiert pas dans les livres, mais en vivant constamment avec les aliénés. C'était d'ailleurs là un des préceptes de l'illustre médecin de Charenton : « Il faut vivre avec les fous, écrit-il quelque part, pour avoir des notions exactes sur les causes, les symptômes, la marche, les crises, les terminaisons de leur maladie : il faut vivre avec eux pour apprécier les soins infinis, les détails sans nombre qu'exige leur traitement. »

Esquirol, frappé de la vivacité d'intelligence de son nouvel interne et de sa curiosité d'apprendre, le prit en affection ; il ne lui ménagea ni ses conseils, ni ses marques de sympathie, et dès qu'il fut reçu docteur, il lui donna un de ces postes de confiance auxquels il n'appelait que ses disciples d'élite.

Moreau avait choisi pour sujet de sa thèse de doctorat la question suivante : *De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles et en particulier dans cette variété de délire désignée par M. Esquirol sous le nom de monomanie*. Il la soutint le 9 juin 1830, sous la présidence d'Andral.

Dans le grand débat qui divisait, alors comme aujourd'hui, les penseurs sur la question des rapports du physique et du moral de l'homme, Moreau prend hardiment partie pour les idées soutenues par Cabanis et en fait une application heureuse à l'étude de la folie. A l'école qui ne veut voir dans la maladie mentale qu'une manifestation purement psychique, il oppose un tableau rapide de tous les symptômes physiques qui la précè-

dent, l'accompagnent et semblent en quelque sorte faire corps avec elle. Au point de vue étiologique, il n'hésite pas à poser en principe que : « à l'exception « d'un petit nombre de cas, on peut toujours assigner « quelque accident physique au début de la folie, ou « comme ayant agi de concert avec des affections morales. » En ce qui concerne la marche de la maladie, il démontre que, dans le délire général aussi bien que dans le délire partiel, des désordres physiques se développent parallèlement aux troubles intellectuels et moraux, qu'ils se lient même étroitement avec eux et ne disparaissent que lorsque ces derniers se dissipent.

Ce travail, un peu hâtif, d'après son auteur lui-même, est certes d'un débutant ; mais on y sent à la lecture un esprit sérieux, réfléchi, qui a passé en revue les diverses doctrines et n'a pris position qu'après mûr examen. Moreau s'engageait ainsi, à l'âge de vingt-six ans, dans l'école somatique que l'on qualifiait à l'époque de matérialiste, non sans une certaine nuance de dédain. Il lui resta fidèle toute sa vie, et, grâce à ses efforts, grâce même aux travaux de ses adversaires, il eut la satisfaction de voir ses principes presque universellement adoptés.

On raconte que les anciens envoyaient leurs aliénés prendre l'hellébore à Anticyre, ou bien à l'île de Leucade pour y faire le fameux saut périlleux qui avait aussi la propriété de guérir de leur passion les amants malheureux. L'histoire est muette sur le nombre de guérisons obtenues par ces deux méthodes. Mais à quoi bon invoquer l'histoire à propos de légendes mythologiques, comme on en trouve à l'origine de grand nombre de médicaments ? Ainsi cette précipitation de l'aliéné dans la mer du haut d'un rocher semble être l'explication fabuleuse du bain de surprise, autrefois très en honneur,

mais peu usité aujourd'hui ; l'helléborisme avec toutes ses bizarres cérémonies, n'est-ce pas la méthode dérivative ou révulsive associée au traitement moral ?

Quoi qu'il en soit, histoire ou légende, ce qui paraît certain, c'est que les anciens prescrivaient les voyages aux aliénés, que les Grecs atteints de mélancolie cherchaient un remède à leur tristesse dans ces îles de la mer Egée, si chères aux poètes, comme, de nos jours, les Anglais promènent leur spleen à travers le midi de l'Europe et même dans leurs colonies les plus éloignées. Ce mode de traitement était fréquemment employé par Esquirol ; il lui trouvait de nombreux avantages : la distraction de l'esprit, surtout si l'on fait visiter au malade des pays éloignés, dont le site et l'aspect saisissent son imagination ; le mouvement qui, en activant toutes les fonctions, provoque l'appétit et le sommeil. Il le jugeait surtout utile aux convalescents « qui craignent de rentrer dans le monde, où ils redoutent d'avoir à parler de leur maladie, et sont moins inquiets après un voyage qui est le sujet de leurs conversations avec leurs amis et leurs parents ».

Il est évident qu'un pareil mode de traitement exige, pour être efficace, certaines conditions de bien-être et surtout de surveillance que la fortune seule peut procurer. Esquirol avait une nombreuse clientèle, on venait le consulter de tous les points de la France et même de l'étranger. Parmi ceux qui avaient recours à ses lumières, se trouvaient des malades riches auxquels il pouvait conseiller de longs voyages ; il les confiait alors aux soins intelligents de ses jeunes internes, devenus docteurs.

Moreau, dès qu'il eut soutenu sa thèse, fut ainsi envoyé en mission par son maître ; il reçut de ses mains un malade auquel il dut faire visiter la Suisse et l'Italie. C'était là une excellente aubaine. Outre le plaisir

d' « entreprendre un voyage en lointain pays », il était flatté de la responsabilité médicale qui lui incombait et de la confiance qu'on avait en son caractère prudent et résolu. Il eut à cœur de prouver que cette confiance était bien placée ; il remplit si bien son rôle de médecin traitant, attaché à la personne, dosant avec une telle habileté les distractions à prescrire, qu'au bout de peu de temps, il vit les troubles intellectuels de son client s'amender, puis disparaître, et qu'il put le ramener en France complètement guéri.

Il se reposa des fatigues de son voyage en travaillant. Lecteur infatigable, patient observateur, il réunit avec soin les documents d'une œuvre qu'il publia en 1836. Elle est intitulée : *Les facultés morales considérées sous le point de vue médical ; de leur influence sur les maladies nerveuses, les affections organiques*, etc. On sait de quelle façon magistrale l'illustre Cabanis a étudié les rapports du physique et du moral de l'homme ; mais, dans cette étude, il s'est attaché surtout à faire connaître la subordination des idées et des sentiments aux différentes conditions physiques, telles que l'âge, le sexe, les tempéraments, les maladies, le régime et le climat. Un seul des douze mémoires qui composent son livre est consacré à la difficile question de l'influence du moral sur le physique. Le sujet y est traité avec cette largeur de vue, ce profond sens philosophique, qui caractérisent tous les écrits de ce profond penseur, mais il est loin d'être épuisé. Parmi les points qui réclament de plus amples développements, se trouve celui qui a fait l'objet des recherches et des méditations de Moreau.

« Voulez-vous vivre en bonne santé ? Soyez maître « de votre cœur », dit le proverbe chinois qu'il a pris pour épigraphe de son travail. Personne ne voudra mettre en doute ces sages paroles, surtout après la lec-

ture des nombreux documents que Moreau a réunis et classés avec méthode pour démontrer l'influence des émotions vives sur la genèse et le développement des maladies les plus diverses. Peut-être un esprit critique trouvera-t-il qu'il y a là une sorte d'exagération étiologique ; il passera volontiers condamnation pour les maladies du système nerveux et certaines affections du cœur ; que de réserves il fera pour les autres chapitres de la pathologie ! Cependant, tout en faisant au scepticisme sa part, mieux est de ne pas le pousser trop loin. Le problème de l'action du moral sur le physique, ou mieux du cerveau sur le reste de l'organisme, est un problème scientifique ; la clinique et la physiologie expérimentale accumulent les matériaux pour le résoudre ; l'écrivain qui voudra les mettre en œuvre n'oubliera pas son prédécesseur et rendra justice à ses efforts.

Son livre terminé et publié, Moreau, que sa première mission médicale avait mis en goût, aspirait à partir de nouveau. Nature d'artiste, il avait ressenti une joie profonde à visiter l'Italie, ses musées, ses monuments ; esprit indépendant, il se plaisait à cette existence aventureuse, heureux de promener sa curiosité de ville en ville, de s'arrêter ici pour travailler, là pour son plaisir. Voyager était devenu pour lui un besoin. Rien d'ailleurs ne le retenait en France ; jeune encore, il n'avait nul désir de se fixer. Pris, en quelque sorte, de la nostalgie des pays étrangers, il n'attendait qu'une occasion de combattre son mal. Elle lui fut offerte par Esquirol qui lui confia un nouveau malade, mais cette fois pour une très longue absence : il s'agissait d'un exil de trois ans et d'un voyage en Orient.

Visiter l'Orient ! Quel rêve pour un jeune homme ! Et à un moment où les yeux étaient tournés vers ces pays du soleil d'où venaient, depuis dix ans, les nouvelles les

plus extraordinaires ! Chaque étape devait le mener dans des lieux où les souvenirs classiques pâlissaient devant les événements plus récents. On ne pensait guère aux Pharaons en foulant le sol de l'Egypte, gouvernée par le célèbre Méhémet-Ali, cet « esclave heureux et rebelle » qui, après avoir fait massacrer les Mameloucks, se révolta contre son suzerain, tenta la résurrection de l'empire des Califes, ouvrit son pays à la civilisation européenne et devait terminer cette longue et glorieuse existence dans les symptômes de la plus dégradante folie. En parcourant l'Asie Mineure, on s'intéressait moins à la rapide campagne d'Alexandre le Grand qu'aux exploits d'Ibrahim-Pacha et de ses trente mille Egyptiens, dont les marches forcées et les victoires répétées venaient de fortement ébranler la puissance du Sultan. Mais, pour une jeunesse enthousiaste, qu'étaient ces événements, quelque mémorables qu'ils fussent, auprès de l'héroïque guerre de l'indépendance hellénique ? Les poètes avaient chanté, et la défense de Missolonghi éclipsait la gloire de Marathon ; la victoire navale de Navarin semblait surpasser en résultats celle de Salamine.

Moreau qui avait tous les enthousiasmes de son âge, avait aussi ce sérieux que donnent le désir de connaître et l'habitude de l'observation scientifique. Il fut sans doute profondément ému en visitant tous ces lieux, témoins des premiers pas de l'humanité dans la voie de la civilisation ; mais tout en faisant sa part à l'admiration, il voulut s'instruire et tirer profit de ce qu'il voyait. Pour se faciliter la tâche, il adopta le costume et les habitudes des pays qu'il traversait ; grâce à ce moyen, il put pénétrer partout, amasser sur les mœurs, les coutumes, les croyances religieuses, une multitude de faits qu'il consignait avec soin ; car il écrivit la relation complète de son voyage, et d'après ce qu'on en connaît,

on doit regretter qu'il n'ait pas eu l'idée de la publier. Ce qu'il en a fait connaître au public médical, ce sont les visites qu'il a faites dans les établissements d'aliénés, les renseignements qu'il a recueillis avec soin sur la folie dans ces régions.

Il y a cinquante ans, l'assistance publique des aliénés en Orient n'était pas sans analogie avec ce qui se passait chez nous en plein moyen âge ; les fous tranquilles vivaient en liberté, objet de la commisération et même du respect des populations superstitieuses ; les agités et les dangereux étaient relégués dans d'étroits cabanons, une chaîne rivée au cou et recevant à peine ces soins grossiers que le paysan prodigue à son bétail ou le directeur d'une ménagerie à ses bêtes féroces. Impossible dans ces conditions de dresser des tableaux statistiques — ce produit des civilisations avancées — indiquant le chiffre des aliénés et sa proportion à celui des habitants, la fréquence des diverses formes de folie et le nombre des guérisons. En l'absence de documents officiels, Moreau questionne médecins et gardiens ; il observe avec soin les malades, les fait interroger par son drogman pour se faciliter le diagnostic de leur délire ; il s'entoure en un mot de tous les renseignements susceptibles de le conduire à des conclusions réellement scientifiques. Elles sont intéressantes et méritent d'être signalées, malgré le demi-siècle qui nous sépare de l'époque où elles ont été formulées.

Ce qui frappe tout d'abord et qui ne peut être révoqué en doute, c'est qu'en Orient les aliénés sont infiniment moins nombreux qu'en Europe. Cette différence si marquée s'explique-t-elle par le climat, la race, ou bien par les institutions politiques et religieuses ? Moreau le croit et s'applique à le démontrer ; il se range à l'avis de Montesquieu qui admet la solidarité de ces divers éléments sociaux, surtout chez les peuples orien-

taux. On connaît les théories de l'auteur de l'*Esprit des lois*. « La chaleur du climat, dit-il (1), peut être si excessive que le corps y sera absolument sans force. Pour lors, l'abattement passera à l'esprit même; aucune curiosité, aucune noble entreprise, aucun sentiment généreux; les inclinations y seront toutes passives; la paresse y fera le bonheur; la plupart des châtimens y seront moins difficiles à soutenir que l'action de l'âme et la servitude moins insupportable que la force d'esprit qui est nécessaire pour se conduire soi-même. » Cette paresse de l'esprit, naturellement liée à celle du corps, est la cause unique de l'immuabilité de la religion, des mœurs, des lois, dans les pays d'Orient. De là cette résignation, en quelque sorte héroïque, qui met le musulman à l'abri des émotions imprévues et le munit contre l'adversité. Grâce à cette soumission aveugle aux lois de sa nature, ainsi qu'à celle du milieu physique et social dans lequel il est né, l'Oriental échappe à la folie; tandis que l'homme d'Occident, dont le cerveau est en constante ébullition à la recherche de l'absolu et qui fatigue les ressorts de cette délicate machine dans l'espérance d'atteindre un mieux idéal qui lui échappe sans cesse, se trouve exposé à de cruels mécomptes; aussi « vaincu par les événements, trompé dans ses prévisions, il succombe souvent à la tâche, s'égare et tombe dans l'aberration ».

Il y a certes bien du vrai dans cette théorie. Ce qui semble lui donner encore plus de force, c'est l'excessive rareté de la paralysie générale et des autres maladies organiques du système nerveux, dont le nombre est si considérable dans tous les pays civilisés. En Orient, on n'observe guère que des vésanies, qui ont pour cause

(1) *Esprit des lois*, liv. XIV, chap. 2 et 4.

principale, on pourrait presque dire unique, l'exaltation des idées religieuses. Celles-ci sont en général empreintes d'une telle crédulité, qu'on vénère comme des santonas les nombreux imbéciles et déments qui, dans les villes et les villages, errent en liberté et vivent d'aumônes. Moreau a donné de quelques-uns d'entre eux des croquis d'un réalisme saisissant. Tel par exemple, celui de ce malheureux qu'il rencontra dans la ville de Siout.

« Il était dans un état *complet* de nudité. Des
 « cheveux noirs, épais, tout souillés de boue, tombaient en désordre sur ses épaules. Sa barbe, d'une
 « longueur démesurée, était toute ruisselante de salive,
 « et ne laissait voir qu'une partie de ses traits amaigris et contractés par la souffrance. Sa jambe gauche,
 « rongée par un ulcère, était à demi fléchie et semblait
 « paralysée. Il se traînait péniblement, soutenu par deux
 « serviteurs, dont la bonne mine, le costume assez
 « soigné, contrastaient singulièrement avec la face cadavéreuse et la hideuse nudité de leur maître. Il parlait seul, à haute voix, et avec une extrême volubilité.
 « M'étant informé de ce qu'il disait : « Lui seul le sait,
 « me répondit naïvement mon drogman, car il parle
 « une langue inconnue, la langue sans doute que les
 « élus d'Allah parlent dans le ciel. »

Aussitôt de retour à Paris, Moreau s'empressa de renouer avec ses anciennes relations et de s'en créer de nouvelles. Il retrouva Esquirol et son cercle de disciples, parmi lesquels il comptait de nombreux amis. Le maître le reçut à bras ouverts; il prodigua à cet élève si cher les témoignages de son affectueuse bienveillance, lui facilitant par tous les moyens les débuts, toujours si difficiles à Paris, de la carrière médicale.

Moreau avait tout ce qu'il faut pour réussir. Son physique des plus agréables, ses manières d'une rare

distinction, son esprit fin et délicat, le faisaient bien accueillir partout. A toutes ces qualités il en joignait une autre, très prisée à l'époque : il revenait d'Orient, et l'Orient était plus que jamais à la mode. Lamartine venait de publier les impressions de son fastueux voyage et l'on dévorait ces pages éloquentes du grand enchanteur, on lisait et relisait ses descriptions poétiques d'un charme si pénétrant. Quelle satisfaction de pouvoir en causer avec quelqu'un qui avait admiré les mêmes paysages, visité les mêmes villes, de lui faire raconter — et Moreau était un conteur des plus spirituels — des détails plus intimes et plus piquants sur les mœurs et les coutumes de ces pays qui excitaient une si vive curiosité !

Ces succès de salon, quelque agréables qu'ils fussent, ne pouvaient suffire à un esprit de la trempe de Moreau ; il en désirait de plus relevés et de plus durables, de ceux qui s'obtiennent par un labeur scientifique continu et fécond : ils ne lui manquèrent pas.

Dès les premiers jours de 1840, la nouvelle se répandit qu'un concours pour quatre places de médecins aliénistes de Bicêtre et de la Salpêtrière aurait lieu dans le courant de l'année. L'occasion était belle, il s'agissait d'en profiter. Les concurrents seraient nombreux, il fallait donc se préparer à la lutte. Moreau se mit au travail : grâce à son intelligence ouverte et à sa mémoire si sûre, il eut bien vite comblé les lacunes que son absence prolongée avaient produites dans son éducation médicale ; il trouva même le temps de composer deux mémoires de pathologie mentale, prouvant ainsi d'avance à ses juges sa très grande aptitude pour les études médico-psychologiques.

Le premier de ces travaux, consacré à l'étude *de la folie raisonnante envisagée sous le point de vue médico-légal*, s'attaque à une question nouvelle alors, bien dé-

battue depuis, et qui, malgré de nombreuses controverses, n'a pas encore reçu une solution ralliant tous les esprits. Pour Moreau, cette folie raisonnante, ou *logi-manie*, néologisme qui n'a pas été appelé à un grand avenir, est ce que nous appelons aujourd'hui la folie avec conscience. Cela ressort clairement de la définition suivante : « Si, d'une part, les *logi-maniaques* sont affectés « d'anomalies mentales, réprouvées par la raison universelle, d'une autre, ils jugent sainement ces anomalies, les condamnent, et s'ils ne réussissent pas « toujours à se soustraire à leur influence, du moins « lui opposent-ils toute la résistance dont ils sont capables. » Cette sorte de dualisme, de manichéisme du moi, est analysée avec beaucoup de finesse ; de nombreux faits cliniques, heureusement choisis, viennent illustrer les descriptions et leur donner plus de force. On hésite d'abord à suivre l'auteur dans son examen de la folie raisonnante chez les maniaques, les monomaniaques et les déments ; mais sa logique finit par vous entraîner et on sort de cette lecture, sinon entièrement convaincu, du moins fortement ébranlé.

Au début de ce travail, Moreau donne comme caractère fondamental de la folie, « l'opposition existant « entre la manière dont un ou quelques individus perçoivent, jugent, raisonnent, etc., en un mot, existent « intellectuellement, et celle des autres hommes, c'est-à-dire de la presque totalité du genre humain. » Cette définition devait recevoir son développement dans le second mémoire qui a pour titre : *Etudes psychiques sur la folie*, et pour sous-titre : *Qu'est-ce que la folie ?* Je ne sais plus quel philosophe avait coutume de dire : « Quand on ne me demande pas ce que c'est que le temps, « je le sais fort bien ; je ne le sais plus quand on me le « demande. » On pense involontairement à cette boutade, lorsqu'on passe en revue les innombrables défini-

tions qu'on a données de la folie. Aucune ne satisfait l'esprit. Moreau a-t-il mieux réussi en cherchant dans le consentement universel le criterium qui permet de juger si une conception est ou non délirante? A quoi Leuret a répondu d'avance dans cette phrase si souvent citée : « Il ne m'a pas été possible, quoi que j'aie fait, « de distinguer par sa nature seule, une idée folle, d'une « idée raisonnable. J'ai cherché soit à Charenton, soit « à Bicêtre, soit à la Salpêtrière, l'idée qui me paraît « trait la plus folle ; puis, quand je la comparais à un « bon nombre de celles qui ont cours dans le monde, « j'étais tout surpris et presque honteux de n'y pas « voir de différence. »

Le concours s'ouvrit ; la lutte fut vive et se termina par la nomination de Baillarger, Trélat, Moreau et Archambault, tous quatre élèves d'Esquirol. Ce fut une grande joie pour le maître. Il applaudit de tout cœur au succès de ses disciples ; il espérait les voir monter plus haut encore et comptait bien les y aider : cette douce satisfaction ne lui fut pas accordée. Il mourut peu de temps après, entouré de tous ceux qui l'aimaient et qui conservèrent avec une piété religieuse la mémoire de ce bon homme de bien. Une des œuvres auxquelles il attachait son nom, la maison de santé d'Ivry devint l'héritage d'un de ses neveux, le Dr Mitivié, médecin de la Salpêtrière. Celui-ci, comme pour obéir à un désir posthume de son oncle, s'adjoignit deux de ses élèves, les plus chers et les plus dévoués : Baillarger et Moreau dirigèrent de concert avec lui ce bel établissement, et, au bout de quelques années, en devinrent les propriétaires.

Désormais l'aisance est assurée ; plus de ces soucis du lendemain, qui stimulent certains esprits, mais qui trop souvent traînent après eux la stérilité. Moreau put se consacrer tout entier au travail : il avait trente-six ans, l'âge de la pleine vigueur intellectuelle ; il se trou-

vait à Bicêtre à la tête d'un important service, vaste champ d'observation ouvert à son activité.

Il y devint le collègue d'un homme, comme lui élève d'Esquirol, qui, jeune encore, avait conquis par un dur et patient labeur une réputation justement méritée. Habile anatomiste et physiologiste distingué, Leuret se révéla en outre psychologue d'une rare pénétration et clinicien de premier ordre. Un des fondateurs de la médecine légale des aliénés, il combattit avec acharnement, mais aussi avec toute l'autorité du savoir, en faveur de l'irresponsabilité de ces pauvres malades, et il eut la satisfaction d'en arracher plus d'un aux conséquences des jugements qui les avaient frappés. Cette passion ardente, cette chaleur de conviction, il les porta aussi dans la défense de ce qu'il appelait le traitement moral de la folie. Assimilant les conceptions délirantes de l'aliéné aux idées erronées de l'homme sain d'esprit, Leuret voulait qu'on employât pour combattre les premières les moyens qu'on oppose d'ordinaire aux secondes : les objections, la discussion ; et s'ils sont insuffisants, il fallait y joindre l'élément douleur, à l'aide des douches, des affusions froides. On sait avec quelle persévérance, avec quel esprit ingénieux et fécond en ressources, il attaquait et harcelait ses malades ; on sait aussi avec quelle foi profonde il parlait de ses succès, et surtout avec quelle verve satirique il critiquait les modes de traitement usités dans les services de ses collègues. Ses livres, ses mémoires, prennent les allures du pamphlet, lorsqu'il prend à partie ceux qui ne partagent pas ses principes. Ses attaques n'épargnent ni Pinel, ni Esquirol, et encore moins leurs disciples. Moreau, qui avait été un des premiers en butte à ses coups, trouva Bicêtre partagé en deux camps : les partisans et les adversaires du traitement moral. Il se rangea parmi ces derniers, dont le plus autorisé était Félix

Voisin ; l'avant-garde était formée de jeunes gens, dont la plupart honorèrent depuis la spécialité : de Crozant, Billod, Dagron, d'autres encore. On commença une guerre de plume, vive, acharnée ; on opposa statistiques à statistiques, observations à observations. Comme il arrive d'ordinaire en pareille circonstance, la polémique dépassa souvent la mesure ; mais d'elle devait jaillir la vérité. Il fut aisé de démontrer, avec faits et chiffres à l'appui, que le traitement moral n'engendre chez les malades que la haine, les actes violents, la dissimulation, le suicide ou l'évasion. Ces preuves irrécusables portèrent le dernier coup à la méthode thérapeutique préconisée par Leuret ; elle ne s'en releva pas. Ce « système de la rétractation forcée, de l'intimidation et « du syllogisme coup sur coup » (1), basé sur une connaissance imparfaite de l'état mental des aliénés, n'est plus aujourd'hui qu'une curiosité historique, l'erreur d'un grand esprit qui possède heureusement d'autres titres — et des plus sérieux — à notre admiration et à notre respect.

Durant son séjour en Orient, Moreau (de Tours) constata combien est répandu l'usage du haschisch, surtout chez les Arabes ; il dut en faire l'essai sur lui-même, car dans ses souvenirs de voyage, il parle avec un certain lyrisme des « jouissances indicibles » que procure « cette merveilleuse substance », et dont « on « tenterait vainement de donner une idée à quiconque « ne les a pas éprouvées ». De cette substance on ne connaissait, en effet, que des merveilles, grâce à la mystérieuse légende du Vieux de la montagne, grâce surtout à l'imagination des poètes et des romanciers.

(1) J. P. Falret, *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés*. Paris, 1864. Introduction, p. LIII.

Mais au roman et à la poésie il s'agissait d'opposer l'observation et l'expérience ; les réalités scientifiques aux récits fantaisistes. C'est l'œuvre à laquelle Moreau (de Tours) attacha son nom et il put se féliciter de l'avoir entreprise : ses recherches expérimentales sur l'action physiologique de l'extrait de chanvre indien, lui permirent de porter la lumière sur de nombreux phénomènes psychologiques, réputés obscurs ; elles lui inspirèrent, en outre, des idées ingénieuses sur la nature de la folie.

Les questions de méthode primant toutes les autres, il importe avant tout de s'assurer si les procédés d'investigation mis en usage présentent toutes les garanties scientifiques désirables ; si, en une question aussi délicate que le fonctionnement des régions élevées du système nerveux, le contrôle est suffisant, la preuve n'étant admise qu'après sérieuse contre-épreuve. A ce point de vue, aucune critique à faire. Moreau (de Tours) expérimenta le haschisch sur lui-même : grâce à la propriété singulière que possède cette substance de conserver à celui qui se soumet à son action « la conscience de soi-même, le sentiment intime de son individualité », il put analyser toutes ses impressions, assister en quelque sorte à la désorganisation de toutes ses facultés ; mais en même temps, pour compléter cette observation interne, il chargeait les personnes qui l'entouraient de noter avec soin ses paroles, ses actes, ses gestes, l'expression de sa physionomie. Les résultats furent des plus caractéristiques, ils justifiaient pleinement le nom de *fantasia*, que l'imagination orientale donne à l'ivresse du *Kief*. Mais pour éviter d'être accusé de subjectivisme, le plus grave reproche qu'on puisse faire à un savant, Moreau (de Tours) voulut le « contrôle d'autrui ». Il s'adressa à ses élèves ; ils se prêtèrent aux expériences avec une curiosité enthous-

siaste, prenant le haschisch aux doses les plus variées et rendant un compte exact de ce qu'ils avaient ressenti ; quant au maître, il observait avec un soin scrupuleux les moindres symptômes extérieurs qui pouvaient se manifester durant le cours de l'intoxication. En comparant les deux séries de faits, la concordance fut trouvée complète ; les esprits les plus difficiles en matière de preuve scientifique ne sauraient refuser à celle-ci le mérite de la certitude.

L'action du haschisch se révèle par une série de troubles intellectuels qui se développent successivement et se reproduisent chez tous ceux qui essaient son emploi, quelle que soit d'ailleurs leur constitution individuelle. Moreau (de Tours) les décrit avec une exactitude minutieuse : « Il n'est pas de petites sensations, pas
« d'impressions vagues et coureuses qui ne soient ra-
« contées avec charme, analysées avec profondeur,
« éclairées par d'ingénieux rapprochements (1). » Il nous fait assister aux sentiments de bonheur du début, sorte de contentement moral qu'on cherche vainement à comprendre et dont il est impossible de saisir la cause. A cette joie indéfinissable succède bientôt un état d'excitation : toutes les facultés intellectuelles s'exaltent, les souvenirs deviennent plus vivaces, la conception plus rapide ; mais en même temps le pouvoir que nous avons de diriger nos pensées à notre guise, s'affaiblit graduellement. « Insensiblement nous nous sentons débordés
« par des idées étrangères au sujet sur lequel nous
« voulons fixer notre attention. Ces idées, que la
« volonté n'a point évoquées, qui surgissent dans votre
« esprit, on ne sait ni pourquoi ni comment, qui vien-

(1) Ch. Lasègue, analyse du *Haschisch et de l'aliénation mentale*, de Moreau (de Tours). In *Annales médico-psychologiques*, 1846, t. VII, p. 461.

« nent on ne sait d'où, deviennent de plus en plus
« nombreuses, plus vives, plus saisissantes. Bientôt,
« on y prête plus d'attention ; on les suit dans leurs
« associations les plus bizarres, dans leurs créations les
« plus impossibles et les plus fantastiques..... Si, par
« un effort de votre volonté, vous reprenez le fil inter-
« rompu de vos idées, celles que vous venez d'écarter
« retentiront encore dans votre esprit, mais *comme*
« *dans un passé déjà éloigné*, avec la forme fugitive,
« vaporeuse, *des rêves* d'une nuit agitée. »

La rapidité avec laquelle se succèdent ainsi les pensées, l'état de rêverie qui en est la suite, font tomber l'esprit dans les plus étranges illusions, relativement au temps et à l'espace. « Le temps semble d'abord se
« traîner avec une lenteur qui désespère. Les minutes
« deviennent des heures, les heures des journées ; bien-
« tôt, d'exagération en exagération, tout idée précise
« de durée nous échappe, le passé et le présent se con-
« fondent. »

Mais ce qui frappe surtout dans cette *fantasia*, c'est l'extraordinaire impressionnabilité de l'ouïe. Théophile Gauthier, dans sa description si mouvementée de l'ivresse du haschisch, nous l'a dépeinte avec une poétique exagération qui la rend d'autant plus saisissante : « Mon
« ouïe, dit-il, s'était prodigieusement développée ; j'en-
« tendais le bruit des couleurs, des sons verts, rouges,
« bleus, jaunes, m'arrivaient par ondes parfaitement
« distinctes. Un verre renversé, un craquement de
« fauteuil, un mot prononcé bas, vibraient et retentis-
« saient en moi comme des roulements de tonnerre ;
« ma propre voix me semblait si forte que je n'osais
« parler de peur de renverser les murailles ou de me
« faire éclater comme une bombe ; plus de cinq cents
« pendules me chantaient l'heure de leurs voix flûtées,
« cuivrées, argentines. Chaque objet effleuré rendait

« une note d'harmonica ou de harpe éolienne. Je na-
« geais dans un océan de sonorité où flottaient, comme
« des îlots de lumière, quelques motifs de *Lucia* ou du
« *Barbier*. Jamais béatitude pareille ne m'inonda de
« ses effluves. »

Mais le haschisch n'a pas épuisé ses effets : outre cette puissance de surexcitation il possède la faculté créatrice. Il engendre des idées fixes, des convictions délirantes, fugaces d'abord, paraissant et disparaissant, mais qui finissent par s'imposer ; il provoque des mouvements instinctifs d'une énergie extraordinaire et d'un entraînement souvent irrésistible ; enfin, lorsqu'il a complètement fermé l'esprit aux impressions du dehors, il le rend le jouet d'illusions et d'hallucinations les plus fantasques et les plus capricieuses.

Et pendant tout ce temps, le moi conscient assiste en spectateur à cette succession d'extravagances folles, il « domine et juge les désordres que l'agent perturbateur « provoque dans les régions inférieures de l'intel-
« ligence ». Ce dédoublement des fonctions du cerveau n'est-il pas la meilleure critique des théories de l'ancienne psychologie ? Et cette « cuillerée d'une pâte ver-
« dâtre » qui produit de telles modifications dans le domaine cérébral, qui permet de dissocier les divers phénomènes intellectuels et moraux, et crée artificiellement le délire et l'hallucination, ne mérite-t-elle pas d'être comparée à cette autre substance toxique, le curare, dont l'illustre Claude Bernard s'est servi pour distinguer nettement les propriétés des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ?

Si la psychologie tire profit de pareilles recherches, la médecine mentale y trouve des clartés pour l'explication des symptômes qu'elle étudie. Le tableau en raccourci que nous avons donné des perturbations produites par le haschisch, est-il autre chose qu'un accès de folie ?

Et cet accès prendra tous les caractères de la manie aiguë, pour peu que vous augmentiez la dose de l'agent toxique. Moreau (de Tours) eut occasion d'en faire la triste expérience. Son interne en pharmacie, voulant se rendre compte des effets du chanvre indien pris en quantité élevée, avala un jour jusqu'à seize grammes d'extrait d'un seul coup. Grave imprudence, sans doute, mais que ce jeune homme ne pouvait attribuer qu'à lui seul. Un délire général très intense éclata, accompagné d'agitation, d'incohérence, d'hallucinations de toute sorte. On conçoit aisément les inquiétudes du maître et des élèves, lorsqu'ils virent cet état se prolonger au delà de vingt-quatre heures ; il devait durer trois jours entiers, après lesquels le jeune aspirant pharmacien recouvra son calme habituel, ainsi que le plein et entier usage de la raison. Pendant tout le cours de son accès, il conserva une conscience plus ou moins nette des symptômes qui se passaient en lui.

Qui a donc éprouvé l'ivresse du haschisch a passé par la folie ; il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre. Les conclusions, qu'elles viennent de l'une ou de l'autre, vaudront également pour toutes deux. L'expérimentation médicale, si usitée de nos jours, ne peut guère donner d'exemple plus démonstratif. Moreau (de Tours) devait en induire des principes généraux sur la genèse et la nature de l'aliénation mentale.

Il existe dans la folie un fait primordial, source de tous les symptômes, c'est l'*excitation*. Cette excitation, — Broussais employait le terme d'irritation, — siège dans le cerveau et se révèle par une série de phénomènes psychologiques, dont les principaux sont : « Mobilité croissante des actes de la faculté pensante, affaiblissement gradué de libre arbitre, du pouvoir en vertu duquel nous lions, nous coordonnons nos idées, nous les faisons converger vers un but déterminé,

« nous concentrons notre attention sur les unes à l'exclusion des autres, à notre gré, et par notre seule spontanéité ; par suite, obscurcissement plus ou moins rapide de la conscience intime ; et enfin, véritable transformation du *moi* qui, au lieu de la vie réelle, de la vie de l'état de veille, ne résume plus que la vie de l'imagination, la vie du sommeil. »

Cette excitation est donc le fait *primitif générateur* de tous les symptômes de la folie ; sans elle, pas d'idée fixe, pas d'impulsion irrésistible ; elle seule peut nous expliquer la pathogénie des illusions et des hallucinations ; elle constitue, en un mot, ce terrain si favorable à la production de ces nombreuses anomalies du cœur et de l'esprit, qui étonnent le vulgaire par leur bizarrerie et leur extravagance, mais que le médecin aliéniste analyse et classe avec soin, pour remonter ensuite à leur cause organique.

Moreau (de Tours) attachait une importance capitale à cette hypothèse de l'excitation : c'était pour lui une vérité évidente, l'équivalent d'une de nos grandes lois scientifiques. On peut en juger par ce passage tiré d'un de ses écrits : « Les formes du délire sont multiples, variables comme l'acte même de la pensée ; mais elles ont une origine, un point de départ commun : *in radice conveniunt*, a dit Joseph Franck. Du plus simple au plus complexe des phénomènes, tout se tient, tout s'enchaîne ; ce qui se dit de l'un doit pouvoir se dire de l'autre, sinon tout l'édifice de la théorie croule à l'instant. De même que pour les phénomènes de l'ordre physique, qu'un seul, même le plus insignifiant en apparence, échappe aux lois de l'attraction, et ce grand fait découvert par le génie de Newton n'est plus qu'un vain mot. »

Comme corollaire de ce principe général, Moreau (de Tours) admettait l'identité absolue, au point de vue

psychologique, de la folie et du rêve. La question n'est pas neuve, elle préoccupa déjà Aristote. Le docte philosophe de Stagyre enseigne, en son livre sur les *Rêves*, que « la cause qui fait que dans certaines maladies nous nous trompons même tout éveillés est celle qui, dans le sommeil, produit en nous l'impression du rêve ». Comme une foule d'autres vérités, celle-ci passa longtemps inaperçue. Il faut franchir plus de vingt siècles pour la retrouver de nouveau dans les écrits du célèbre médecin écossais Cullen. C'est à ce savant clinicien que Cabanis l'emprunta, mais pour la faire sienne en quelque sorte par les développements qu'il sut lui donner et par le caractère d'originalité qu'il imprima à cette étude. Dans le parallèle qu'il établit, il ne recherche que « les rapports entre les songes et le délire, entre les causes qui déterminent le sommeil et celles qui produisent la folie ». Moreau (de Tours), au contraire, s'applique à démontrer l'identité de ces deux états, l'identité psychique, bien entendu, et non physiologique. « La folie est le rêve de l'homme éveillé, » telle est sa formule favorite à l'aide de laquelle il résume ses idées sur ce point délicat de doctrine. Très brillamment exposées dans son ouvrage sur *Le Haschisch et l'aliénation mentale*, il y revint à plusieurs reprises, les étayant sans cesse d'arguments nouveaux et mettant à les défendre cette force et cette chaleur qui sont la marque de toute conviction sincère. Il en fit le sujet d'un mémoire qu'il lut à l'Académie de médecine. On n'a pas oublié le mémorable débat qu'elles provoquèrent, les discours prononcés par Baillarger, Bousquet, Collineau, Ferrus, Londe, Piorry : tous ces orateurs unanimes à repousser l'identité du rêve et de la folie, mais à reconnaître les nombreuses analogies existant entre eux. M. Baillarger qui sur tant d'autres points se trouvait d'accord avec Moreau (de Tours), se sépara de

lui sur cette question particulière ; mais la dissidence est profonde, on peut en juger par l'emprunt suivant fait à la vive et pressante argumentation de l'éminent aliéniste : « Si j'admets entre les rêves et la folie des « analogies, je ne vois pas que l'on puisse ici prononcer « le mot *identité* ; j'avoue même que je comprendrais « difficilement cette identité avec les idées émises par « M. Moreau : « La folie, dit-il, est un état mixte résultant de la fusion de l'état de sommeil avec l'état de « veille. » S'il en est ainsi, comment la folie serait-elle « identique avec l'état de rêve ? N'est-il pas impossible, « en effet, qu'un état qui résume en lui les caractères « de deux états opposés soit identique avec l'un de ces « deux états ? »

L'Académie de médecine proposa comme sujet du prix Civrieux, à décerner en 1852, la question suivante : Etiologie de l'épilepsie ; rechercher les indications que l'étude des causes peut fournir pour le traitement soit préventif, soit curatif de la maladie. Moreau (de Tours), qui avait à Bicêtre un service important d'épileptiques, réunissait depuis dix ans de nombreux matériaux. L'occasion de les utiliser était trop belle ; il ne la laissa pas échapper, et composa un volumineux mémoire qui obtint une récompense justement méritée.

La partie la plus étendue de son travail est celle consacrée à l'étude des causes de l'épilepsie ; c'est aussi celle qui contient le plus de faits nouveaux, le plus grand nombre d'idées originales. Dans ces recherches étiologiques, l'hérédité attira tout spécialement son attention. Admise depuis la plus haute antiquité, cette cause prédisposante de la maladie sacrée demandait à être serrée de plus près : on peut, sur un point quelconque de la science, se contenter durant des siècles de généralités vagues ; mais un moment arrive où l'esprit

a soif de résultats plus précis et ne se montre satisfait qu'après les avoir atteints.

Grâce à des relevés statistiques consciemment faits, Moreau (de Tours) parvint à indiquer d'une façon plus nette les multiples sources héréditaires de la maladie, et même à en découvrir de nouvelles. Que l'épilepsie engendre l'épilepsie, le fait n'est pas rare : les chiffres prouvent qu'on le rencontre dans le quart des cas. Mais ce qui s'observe surtout chez les ascendants des malheureux atteints de cette terrible affection, ce sont les troubles nerveux les plus variés, à quelque ordre qu'ils appartiennent, sous quelque forme symptomatique qu'ils nous apparaissent, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, depuis la plus ordinaire excentricité jusqu'à la folie la plus évidente et les accidents cérébraux les plus caractérisés. Ce sont là des vérités dont les recherches de Moreau (de Tours) ont fortifié l'évidence ; il en est d'autres qu'il a établies le premier. C'est ainsi qu'à lui revient l'honneur d'avoir démontré que les parents ivrognes ou phtisiques peuvent engendrer des enfants épileptiques. Ces deux causes prédisposantes héréditaires sont même des plus actives : si, sur cent quinze cas, l'épilepsie a été trouvée chez les ascendants trente fois, et la folie vingt-six, l'ivrognerie s'y est rencontrée vingt-quatre fois et la phtisie trente-cinq. L'avantage du nombre est, comme on le voit, en faveur de cette dernière ; aujourd'hui, sans doute, l'ivrognerie viendrait en première ligne. Qui pourrait en douter en voyant le rapide développement de l'alcoolisme depuis une vingtaine d'années ?

« Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise »,

a dit André Chénier. Si la pensée du poète est vraie, le mémoire de Moreau (de Tours) sur l'épilepsie sera sauvé de l'oubli. Il se distingue de l'innombrable

quantité de travaux écrits sur cette affection, par la précision de la méthode, qui ne laisse aucune prise au doute, par un sens critique profond qui fait bonne justice de l'erreur, enfin par une série de faits nouveaux qui augmentent le capital de la science.

Cette question de l'hérédité qu'il avait si soigneusement fouillée à propos du mal comitial, Moreau (de Tours) allait en faire le sujet de ses constantes méditations et de ses recherches assidues. Elles lui suggérèrent des idées qu'il consigne d'abord, et comme timidement, dans des articles de journaux et de revues, et qui reçurent leur plein épanouissement dans la *Psychologie morbide*, cette œuvre maîtresse dont la science française pent à bon droit s'enorgueillir.

Dès 1850, dans un travail publié dans l'*Union médicale* sous ce titre original : « Un chapitre oublié de « pathologie mentale », Moreau (de Tours) s'essaie à cette audacieuse systématisation, qui lui inspira sa définition physiologique du génie. On y voit apparaître pour la première fois l'état mixte, placé sur les frontières qui séparent l'aliénation mentale de l'exercice normal de l'intelligence. Cet état mixte, qui n'est ni la raison ni la folie, n'est pas non plus un mélange de ces deux manières d'être de l'esprit, comme on l'observe dans le délire avec conscience, mais plutôt un enchevêtrement, une combinaison à des proportions diverses et indéfinies des deux composants. Dans ce cas « l'intelligence éprouve des modifications dont la nature « est telle, que l'on est forcé de porter sur les individus « chez lesquels on les observe, un jugement contradictoire, de rendre hommage à leur capacité, disons « plus, à leur génie, sans cependant pouvoir se défendre « de la conviction que l'on a affaire, à certains égards « du moins, à des esprits non pas seulement bizarres,

« excentriques, mais positivement dérangés. » C'est dans cette classe de « métis intellectuels », de « mulâtres de l'intelligence », que se recrutent ces nombreux faiseurs de projets, ces gens à systèmes, ces rêveurs, ces utopistes, qui, à l'aide de leur panacée, se proposent de guérir tous les maux et de réformer le genre humain ; dans leur rang aussi se trouvent ces natures morales aux tons si heurtés, « étrange association des passions les plus diverses et les plus opposées, inexplicable mélange de vice et de vertu, de grandeur et de bassesse, d'égoïsme, de générosité, de pusillanimité, de courage, de douceur et de férocité. »

D'où naît cet état mixte de l'intelligence ? Moreau (de Tours) lui assigne deux conditions étiologiques essentielles : l'hérédité d'abord, mais l'hérédité entendue dans l'acception la plus large ; puis les conditions propres à la constitution, à l'idiosyncrasie de l'individu.

En livrant ce travail, ou plutôt cette ébauche, à la publicité, Moreau (de Tours) a surtout voulu prendre date. Sa pensée, incomplètement mûrie, est encore hésitante et tâtonne ; par maints endroits, on sent qu'elle a peur de la lumière et n'ose arracher tous les voiles ; plus sûre d'elle-même, elle gagnera en force et en netteté. Il faut toutefois reconnaître que l'idée mère y est déjà formulée avec une suffisante précision : « Le dynamisme mental ne saurait s'élever jusqu'aux manifestations du génie sans que l'organe de la pensée ne se trouve dans des conditions analogues à cet état de surexcitation, d'éréthisme nerveux que nous savons être si favorable au développement de la folie héréditaire. »

« Rassemblons des faits pour nous donner des idées » : ce conseil de Buffon fut rigoureusement suivi par Moreau (de Tours). Tout en recueillant avec soin chez les historiens et les philosophes, les maté-

riaux destinés à l'édification de son œuvre, il continua d'interroger la clinique mentale et nerveuse, de compléter ses documents sur l'hérédité de la folie et d'y chercher de nouvelles preuves en faveur de ses théories.

En 1852, il vint lire devant l'Académie des sciences, un travail intitulé : « De la prédisposition héréditaire
« aux affections cérébrales. Existe-t-il des signes par-
« ticuliers auxquels on puisse reconnaître cette pré-
« disposition ? » Sous cette question se cache un des problèmes les plus difficiles et les plus délicats de l'aliénation mentale. Que de fois elle a été posée ! Il n'est aucun de nous, Messieurs, à qui l'ont n'ait, à maintes reprises, demandé : Un père, une mère ou un ascendant quelconque ayant été atteint d'aliénation mentale, à quels signes reconnaître s'il y a lieu de redouter, pour les enfants, la même maladie, et, lorsqu'il existe plusieurs enfants, lequel d'entre eux est le plus particulièrement prédisposé ?

On sait que la difficulté de résoudre un problème est en raison directe du nombre d'inconnues à dégager ; dans ce cas, elles sont nombreuses. Moreau (de Tours), ne se faisant aucune illusion sur l'extrême complexité du sujet qu'il abordait, se demande : « A quelles données
« scientifiques, expérimentales, rattacher le fil conduc-
« teur qui puisse nous guider dans les ténèbres qui envi-
« ronnent, de toutes parts, la question dont il s'agit ? » La statistique fut sa bienfaitrice Ariane, mais elle ne lui permit que d'entrevoir la lumière, et de loin encore. Elle lui apprit qu'un certain antagonisme existant entre la ressemblance des traits de la figure, ou l'hérédité de la physionomie et l'hérédité de l'organisation psychocérébrale, les descendants qui présentent une plus ou moins frappante ressemblance avec ceux de leurs parents qui ont été atteints de folie, ont plus de chance de conserver l'intégrité de leurs facultés intellectuelles et

morales. Comme généralement les filles ressemblent à leur père et les garçons à leur mère, il faut conclure de la loi précédente que la transmission héréditaire s'effectue d'un sexe à un sexe semblable, c'est-à-dire que les désordres cérébraux se transmettront des mères aux filles et des pères aux fils. Mais si un fils hérite de la physionomie de son père, une fille de celle de sa mère, il est évident que, dans l'intérêt du principe, le premier ne devra devenir aliéné que par voie de succession maternelle, et la seconde que dans le cas où le mal pourra lui être transmis par la ligne paternelle; cela s'observerait, en effet, très souvent, si l'on en croit les chiffres fournis par Moreau (de Tours).

Ces conclusions reposent sur l'examen de 192 cas; elles sont ingénieuses, même séduisantes; on ne les donne pas néanmoins pour certaines, mais comme ayant pour elles que de grandes probabilités. Les esprits difficiles en fait de méthode, ceux surtout que n'enthousiasment guère les résultats de la statistique, demanderont à faire quelques réserves: ils objecteront qu'un « fil conducteur » unique ne saurait suffire pour faire sortir des ténèbres un problème aussi compliqué; que celui-ci suppose un grand nombre de données cliniques qui doivent entrer en ligne de compte; que, suivant l'ancien adage, il faut, pour déterminer une loi, ne pas se contenter de compter les faits, mais les peser, les analyser, que tel est le seul procédé scientifique pour arriver à une connaissance exacte des conditions de production des phénomènes.

Moreau (de Tours) aimait à s'attaquer à de pareils problèmes; son esprit ingénieux se mouvait à l'aise au milieu des inextricables difficultés qu'il rencontrait. Quant aux résultats obtenus, il se gardait bien de les donner comme définitifs; que le but ne fût pas atteint, il avait du moins la satisfaction d'ouvrir la voie: vrai

pionnier de la science, il jalonnait la route à ceux qui suivront.

Plus simple est la question traitée dans le *Mémoire sur les causes prédisposantes héréditaires de l'idiotie et de l'imbécillité*. Le sujet bien délimité donne plus de précision aux recherches et aux conclusions plus de certitude. On possédait jusque-là sur ce point d'étiologie quelques généralités vagues que les auteurs se transmettaient sans contrôle. Moreau (de Tours) vient nous apprendre que près de la moitié des idiots ont des parents atteints de folie et, en particulier, de lypémanie; qu'on trouve chez les ascendants de ces êtres dégénérés, l'ivrognerie dans la proportion d'un quart, l'épilepsie et l'hystérie dans la proportion d'un cinquième environ, puis d'autres affections névrosiques d'une gravité moindre.

De cette série d'études sur l'hérédité pathologique, Moreau (de Tours) a retenu, outre les idées que nous avons signalées, un fait curieux de pathogénie : « l'accroissement, l'aggravation de la lésion nerveuse par le fait de la transmission d'une génération à la génération suivante. En sorte que cette lésion envisagée dans l'arbre généalogique, apparaît de plus en plus grave, à fur et à mesure que l'on s'éloigne de sa souche. » Le plus peut donc être engendré par le moins: des parents purement excentriques, à caractère bizarre, original, donneront le jour à des aliénés; des individus qui ne se distingueront des autres que par un état nerveux plus prononcé pourront procréer des enfants épileptiques. N'est-ce pas là une de ces vérités cliniques dont l'observation fréquente des dégénérés et des aliénés héréditaires nous a permis de constater la fréquence et l'exactitude? Nous ne saurions oublier que Moreau (de Tours) a, plus que tout autre, contribué à l'établir.

En 1859, après de nombreuses hésitations — car il ne trouvait jamais son œuvre suffisamment parfaite — il se décida à soumettre au jugement du public sa *Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*. Ce livre eut, dès son apparition, un grand retentissement; il trouva ses enthousiastes et ses détracteurs, jamais d'indifférents, car il est de ceux — si rares en tout temps — qui font penser et qu'on quitte en se promettant bien d'y revenir.

Moreau (de Tours) ne prend pas son lecteur en traître. Dès la première page, il nous indique, sous la forme d'argument, la pensée maîtresse de son ouvrage : « Les « dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres hommes par l'originalité de ses « pensées et de ses conceptions, par son excentricité ou « l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur « source dans les mêmes conditions organiques que les « divers troubles moraux dont la *folie* et l'*idiotie* sont « l'expression la plus complète. »

Ces conditions organiques, productrices de la folie, nous les connaissons déjà par les travaux antérieurs de Moreau (de Tours). Par eux nous avons appris que toutes les manifestations pathologiques du système nerveux, depuis la névralgie jusqu'aux convulsions de l'hystérie et de l'épilepsie, de la simple excentricité au délire le plus prononcé, depuis l'insuffisance mentale jusqu'aux derniers degrés de l'idiotie, toutes ont une source commune, la *diathèse névrosique*; que cette diathèse est le produit de l'hérédité, entendue dans son acception la plus large, et qu'elle se révèle tout à coup sous l'influence de la cause la plus insignifiante, même parfois sans cause réelle. Nous savons en outre que la folie, dans ses expressions si différentes, débute constamment par des symptômes d'*excitation cérébrale* et que cette excita-

tion est le fait primordial de tous les phénomènes délirants. On sait aussi l'importance donnée par Moreau (de Tours) à l'état mixte, cette combinaison de raison et de déraison, ce produit bâtard de l'hérédité normale et de l'hérédité morbide.

Avec ces divers éléments, l'hérédité d'une part, et d'autre part la diathèse névrosique, l'excitation cérébrale et l'état mixte, Moreau (de Tours), procédant par analogie, établit les conditions organiques de la prééminence des facultés intellectuelles.

Qu'est-ce que l'inspiration poétique, l'enthousiasme du prophète, si ce n'est une excitation cérébrale analogue à celle qu'on observe au début de la folie ? Se produisant périodiquement, elle progresse peu à peu, arrive à son summum, puis se termine par un état de torpeur et de prostration morale, voisin de l'hébétude : semblable en tout à un de ces accès de surexcitation maniaque à forme intermittente, qu'on observe si fréquemment dans les asiles d'aliénés. Cette ressemblance ne s'explique que par des liens intimes de parenté ; et de fait, il existe entre ces deux états, entre le génie et la folie, une communauté d'origine, celle des influences héréditaires. Qu'on étudie, en effet, cliniquement les esprits supérieurs, on trouvera que, comme chez les aliénés, il existe, « soit dans leurs ascendants, soit dans les descendants, « dans les collatéraux, des névropathies de toutes « sortes : la folie sous toutes les formes, l'idiotie, les « affections convulsives, les maladies du cerveau, de la « moelle épinière, les névralgies... » Enfin, combien de ces grands hommes n'ont-ils pas leur place marquée dans ce qu'on appelle l'état mixte, ne rentrent-ils pas dans cette « classe d'êtres à part, véritables *métis* intellectuels qui tiennent également du fou et de l'homme « raisonnable, ou bien de l'un et de l'autre à des degrés « divers » ? Que de génies ont été des monstres au point

de vue moral! Que d'hommes sublimes par leur dévouement ont été des pauvres d'esprit! Combien de ces intelligences, inspirées par le cœur, se sont livrées à ces douces rêveries humanitaires, d'où le bon sens est exclu! L'histoire est là pour nous en fournir des exemples en foule.

Moreau (de Tours), pour tous ces motifs et pour d'autres encore, croit pouvoir conclure par cette proposition : « Toutes les fois que l'on verra les facultés intellectuelles s'élever au-dessus du niveau commun, dans les cas surtout où elles atteindront un degré d'énergie tout à fait exceptionnel, on peut être certain que l'état névropathique, sous une forme quelconque, aura influencé l'organe de la pensée, soit idiopathiquement, soit par voie d'hérédité, c'est-à-dire tantôt en vertu de la loi d'innéité, tantôt en vertu de la loi d'imitation. » En résumé, le génie est une névrose.

Cette formule valut à son auteur autant, sinon plus d'injures, qu'à Lélut ses livres sur le « démon de Socrate » et sur « l'amulette de Pascal ». Il laissa passer l'orage et fit bien. Ceux qui criaient à l'impiété, au paradoxe, ignoraient sans doute que ces reproches s'adressaient aux plus grands penseurs de l'Humanité. N'est-ce pas Aristote qui, le premier, a dit que, sans un mélange de folie, il n'y a pas de grand esprit? Depuis, l'idée a été bien souvent reproduite. Moreau (de Tours) l'a reprise, l'a soumise à une critique rigoureuse, et lui a donné tous les développements qu'elle comporte. Cette œuvre a été la grande préoccupation de son existence; vers elle convergeaient toutes ses recherches, toutes ses méditations; il était en quelque sorte obsédé par cette pensée unique et on peut suivre les marques de cette obsession dans tout ce qu'il a publié depuis 1836. Aussi peut-on dire de la *Psychologie morbide* ce qu'Al-

fred de Vigny disait d'une grande vie, qu'elle est « une
« pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr ».

Moreau (de Tours), quoique très absorbé par ses travaux scientifiques et par les soins de la clientèle, trouvait le temps de satisfaire son goût pour les voyages. Il ne laissait passer aucune année sans faire une absence plus ou moins prolongée, recherchant surtout les occasions de visiter les établissements d'aliénés des pays étrangers. Il avait l'excellente habitude de noter ses impressions ; il ne les conserva pas toutes pour lui, il voulut bien « entr'ouvrir son carnet de touriste » pour l'instruction de ses confrères. Il publia, sous forme de lettres adressées à M. Baillarger, son excursion au village de Gheel ; il se montre partisan convaincu du système de colonisation des aliénés et manifeste le désir de le voir appliquer en France. D'un long voyage qu'il fit en Allemagne il rapporta de curieuses notes sur les asiles de Siegburg, Halle, Dresde, Prague, Berlin et Vienne. Il eut la satisfaction de voir les doyens des deux écoles psychiatriques qui partageaient les médecins allemands : Jacobi, le chef vénérable de l'école somatique, « vieillard d'une haute stature, d'une physionomie « douce et bienveillante, et dont la tête était légèrement « inclinée sur la poitrine, bien plus par l'habitude de la « réflexion que par le poids des années » ; Ideler, le représentant le plus distingué de l'école psychologique, qui, « par sa physionomie pleine de finesse et un peu « rêveuse, l'affabilité, la douceur avec lesquelles il traite « ses malades, sachant être sévère, au besoin, sans « cesser d'être bienveillant », offrait à son visiteur de nombreux traits de ressemblance avec Esquirol.

La lecture de ces notes, où le style descriptif repose heureusement des dissertations savantes, nous fait regretter la mise au secret du carnet de touriste, confident

des impressions d'un voyage en Angleterre. Moreau (de Tours) avait été appelé, en 1858, par une grande et puissante famille de l'Ecosse, dont un des membres avait commis un crime sous l'influence d'un accès de folie. Le cas était douteux, les avis partagés. Le savant médecin de Bicêtre eut le bonheur de faire pencher la balance en faveur de l'irresponsabilité et de sauver de la mort son malheureux client qui fut simplement enfermé dans un établissement spécial.

Le Dr Lélut ayant, dans le courant de l'année 1864, donné sa démission de médecin de la Salpêtrière, Moreau (de Tours) fut appelé à le remplacer. Dans ce nouveau service, il put se livrer à des recherches plus approfondies sur l'aliénation mentale chez la femme. Elles lui inspirèrent un ouvrage, court mais substantiel, sur la folie névropathique, appelée aussi hystérique, qu'on voudrait voir cité plus souvent dans les discussions si passionnées que soulève la grande névrose.

Moreau (de Tours) mit au seuil de ce livre — le dernier qui soit sorti de sa plume — un avant-propos qui est comme son testament scientifique. Il y revient avec une certaine satisfaction sur le passé et renouvelle sa profession de foi organicienne. « A partir du moment
« où nous avons pu avoir sur les maladies mentales
« une opinion fondée sur nos propres observations,
« peut-il dire en toute vérité, nous avons défendu cette
« idée que, quelle que fût l'extrême variété des symp-
« tômes psychiques du délire, quelle qu'en fût la cause,
« éloignée ou prochaine, c'était en définitive à une
« lésion organique, sinon toujours applicable à nos
« moyens d'investigation, du moins toujours certaine,
« indéniable, nécessaire, qu'il fallait en arriver. » Après ce regard jeté en arrière, il lui est doux de constater que les jeunes étaient entrés dans la voie nouvelle, que, plus que tout autre, il avait contribué à ouvrir. Existe-

t-il une satisfaction égale à celle du penseur qui assiste au succès de ses idées ? Est-il jouissance intellectuelle plus vive que de goûter ainsi, au déclin de l'existence, le fruit d'une longue vie de labeur ?

Moreau (de Tours) avait la physionomie fine et spirituelle, l'esprit vif et enjoué, D'un abord agréable et d'une inaltérable bienveillance, il s'était fait de nombreux amis. Cette bienveillance universelle, qui ne se démentit jamais, fut pour lui un des plus sûrs éléments de bonheur. Sa vie, quoique très longue, a toujours été celle du sage qui supporte avec stoïcisme toutes les vicissitudes. Modéré dans ses désirs, il eut cependant une ambition momentanée : il voulut être de l'Académie de médecine. Mais pour réussir, il manquait de cette persévérance si utile en un tel dessein ; il ne sut pas non plus se plier à cette nécessité de la brigue, à laquelle ne sauraient manquer de se soumettre les mérites même les plus éclatants, s'ils veulent obtenir les suffrages désirés. N'ayant pas réuni une première fois le nombre de voix voulu, il ne se présenta plus. En philosophe, il se consola de cet échec dans la société de ses auteurs favoris.

Il aimait l'art sous toutes ses formes ; il recherchait volontiers la conversation des littérateurs et des artistes. Ses travaux sur le haschisch l'avaient mis en relation avec un grand nombre de poètes et de romanciers ; il connut ainsi Balzac, Gérard de Nerval, et se lia avec Théophile Gautier. L'auteur de la *Comédie humaine* dont la débordante imagination était encore surexcitée par l'action du kief, lui écrivit même, le lendemain d'une *fantasia*, pour lui émettre l'idée qu'il y aurait une belle « expérience à faire, à laquelle il a pensé depuis vingt « ans : ce serait de refaire (à l'aide du haschisch) un « cerveau à un crétin, de savoir si l'on peut créer un « appareil à pensées, en en développant les rudiments. »

Jusqu'au dernier moment, Moreau (de Tours) remplit ses devoirs de médecin de la Salpêtrière; il ne cessa d'aller dans cet hospice où il venait depuis près d'un quart de siècle, que lorsque, « sentant sa mort prochaine, » il fut obligé de céder aux défaillances de la nature. Il mourut le 26 juin 1884, après une courte maladie, ayant dépassé de près d'un mois sa quatre-vingtième année.

Il laisse deux fils aux succès desquels il eut la consolation d'assister : l'aîné, notre excellent collègue, a pieusement recueilli l'héritage paternel et enrichi la littérature médicale de plusieurs œuvres estimées; le second, peintre d'histoire renommé, honore dignement notre école française si riche en talents supérieurs.

Si la connaissance de la nature humaine est entrée dans une voie scientifique, c'est grâce aux travaux de trois grands penseurs de ce siècle : Cabanis, Gall et Broussais. Ils ont définitivement établi que les fonctions supérieures de l'humanité ne sauraient être étudiées avec fruit en faisant abstraction de l'organisme. Mais, comme le fait remarquer l'auteur *de l'irritation et de la folie*, « l'homme n'est connu qu'à moitié s'il n'est observé que dans l'état sain; l'état de maladie fait aussi bien partie de son existence morale que de son existence physique ». Moreau (de Tours) eut le mérite d'appliquer ces deux principes fondamentaux à un moment où des principes opposés étaient en honneur. S'appuyant sur eux, il osa aborder un certain nombre de questions, jusque-là négligées, et d'en résoudre quelques-unes. Ses travaux lui survivront et trouveront des imitateurs; son nom, souvent cité, occupera un rang distingué à la suite de ceux des illustres fondateurs de la science de l'homme.

TRAVAUX DE J. MOREAU (DE TOURS)

- De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles et en particulier dans cette variété de délire désignée par M. Esquirol sous le nom de monomanie.* Thèse de doctorat. Paris, 1830.
- Des facultés morales considérées sous le point de vue médical; de leur influence sur les maladies nerveuses, les affections organiques, etc.* 1 vol. in-8°. Paris, 1836.
- De la folie raisonnante envisagée sous le point de vue médico-légal.* In *l'Esculape*, 1840.
- Études psychiques sur la folie.* Broch. in-8°. Paris, 1840.
- Traitement des hallucinations par le datura stramonium.* In *Gazette médicale de Paris*, octobre 1841.
- Recherches sur les aliénés en Orient. Notes sur les établissements qui leur sont consacrés à Malte (Ile de), au Caire (Égypte), à Smyrne (Asie-Mineure), à Constantinople (Turquie).* In *Annales médico-psychologiques*. 1843, t. I.
- Attaques d'épilepsie. Embarras de la langue. Aura epileptica dans la main gauche. Chute sur le côté gauche. A l'autopsie, kyste volumineux situé à la partie antérieure du lobe droit.* In *Ann. méd. psych.* 1843, t. I.
- Lettres médicales sur la colonie d'aliénés de Ghéel.* In *Revue indépendante*, 1843 et *Annales médico-psychologiques*, 1845, t. V.
- Revue médico-légale des journaux judiciaires pour tous les faits se rapportant à l'aliénation, à l'épilepsie, à la surdi-mutité, etc.* In *Ann. méd.-psych.* Années 1844-1845-1846
- Du hachisch et de l'aliénation mentale. Études psychologiques.* 1 vol. in-8. Paris, 1845.
- Influence des inspirations éthérées sur les affections convulsives.* In *Union médicale*. 1847, n° 13.

- Deux mots sur cette question : Les individus soumis à l'éthérisation sont-ils susceptibles de ressentir la douleur, comme dans l'état ordinaire ? Est-il exact de dire qu'ils perdent simplement le souvenir de leurs souffrances ?* In *Union médicale*. 1847, n° 21.
- Quelques inductions physiologiques concernant la monomanie suicide, tirées de l'action de la vapeur d'éther sur la sensibilité générale.* In *Union médicale*. 1847, n° 105.
- De l'emploi du hachisch dans le choléra-morbus.* In *Union médicale*. 1848, n° 124.
- De l'action de la vapeur d'éther dans l'épilepsie.* In *Gazette des hôpitaux*. 1847, n° du 1^{er} avril.
- Paralysie épileptique traitée par la strychnine.* In *Gazette des hôpitaux*. 1848, n° du 13 novembre.
- Un chapitre oublié de la pathologie mentale.* In *Union médicale*. 1849, nos 146, 149 et 152, 1850, nos 6, 7, 12, 15, 18, 21, 30 et 33.
- De la paralysie générale des aliénés.* In *Gazette médicale de Paris*, 1850, n° du 11 mai.
- Lettre à M. le D^r Amédée Latour, sur la dualité humaine.* In *Union médicale*. 1851, n° 28.
- Mémoire sur les prodromes de la folie, lu à l'Académie de médecine dans sa séance du 22 avril 1851.* In *Annales médico-psychologiques*. 1852, 2^e série, t. IV.
- De la prédisposition héréditaire aux affections cérébrales. Existe-t-il des signes particuliers auxquels on puisse reconnaître cette prédisposition ?* Mémoire présenté à l'Académie des sciences, dans la séance du 15 décembre 1851. In *Union médicale*, 1852, n° 48.
- De l'emploi du hachisch dans le traitement de la rage.* In *Union médicale*. 1852, n° 84.
- Du traitement de l'épilepsie par l'oxyde de zinc.* In *Union médicale*, 1852, nos 144, 145 et 146.
- Mémoire sur les causes prédisposantes héréditaires de l'idiotie et de l'imbécillité, lu à l'Académie de médecine, dans la séance du 26 octobre 1852.* In *Union médicale*, 1853, nos 15, 16, 17 et 18.
- Particularités symptomatiques de l'œil dans la paralysie générale* In *Union médicale*, 1853, n° 78.
- Notes sur les établissements d'aliénés de Siegburg, Halle, Dresde, Prague, Berlin et Vienne. Réflexions sur la médecine psychiatrique en Allemagne.* In *Union médicale*. 1853, nos 151, 152, 154 et 155.
- De l'étiologie de l'épilepsie et des indications que l'étude des causes*

- peut fournir pour le traitement de cette maladie.* In *Mémoires de l'Académie de Médecine*, t. XVIII. Paris, 1854.
- De la folie au point de vue pathologique et anatomo-pathologique.*
In *Annales médico-psychologiques*. 1855, 3^e série, t. I.
- De l'identité de l'état de rêve et de la folie.* In *Ann. méd. psych.* 1855, 3^e série, t. I.
- Cas d'empoisonnement et de folie aiguë par un cosmétique renfermant plusieurs substances toxiques.* In *Union médicale*, n^o du 12 juillet 1855.
- Hallucinations, troubles de l'intelligence, état chloro-anémique. Emploi de la belladone et des topiques. Guérison.* In *Gazette des hôpitaux*. 1856.
- Impulsions insolites sans désordre de l'intelligence.* In *Gazette des hôpitaux*. 1856.
- Manie intermittente. Inefficacité du sulfate de quinine. Guérison par l'emploi de l'arsenic.* In *Gazette des hôpitaux*. 1856.
- La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel.* 1 vol. in-8°. Paris, 1859.
- Quelques mots sur la colonie de Ghéel.* Communication à la Société médico-psychologique, dans la séance du 28 avril 1862. In *Ann. méd.-psych.* 1882, 3^e série, t. VIII.
- De la folie hystérique et de quelques phénomènes nerveux propres à l'hystérie convulsive, à l'hystéro-épilepsie et à l'épilepsie. Études cliniques.* In *Union médicale*, 1865.
- Traité pratique de la folie névropathique (vulgo hystérique).* 1 vol in-18. Paris, 1869.